

LE PESSIMISME

DE

VIGNY

TIRAGE UNIQUE

A CENT EXEMPLAIRES

GEORGE MOSSÉ

LE PESSIMISME

DE

VIGNY

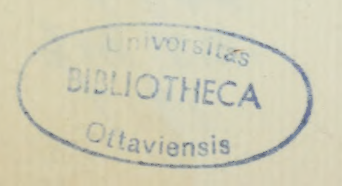


JULES MEYNIAL

LIBRAIRE A PARIS

30, Boulevard Haussmann, 30

1917





LE PESSIMISME DE VIGNY

Gentilhomme de noblesse authentique, type du militaire, mais du militaire à côté, Vigny est par excellence le guerrier-poète, l'écrivain-soldat, comme l'avaient été au siècle précédent Laclos et Carnot, et plus près de lui, Paul-Louis Courier et Stendhal.

Son premier recueil de vers, *Poèmes*, paraît la même année que les *Odes et Ballades* (1822), et deux ans seulement après les *Premières Méditations*. Mais, tandis que Lamartine et Hugo gardent encore l'empreinte classique de Voltaire, Fontanes et Millevoye, Alfred de Vigny annonce et devance la révolution littéraire, dont la révolution politique en 1830 consacrera la victoire.

On l'a accusé d'avoir antidaté quelques poésies, imitées de l'antiquité, telles que *la Dryade*, *Symétha*, etc., qui rappellent la manière d'André Chénier ; mais il a été justifié. On sait d'ailleurs que Marie-Joseph communiquait libéralement aux gens de lettres les manuscrits de son frère, dont quelques fragments furent publiés par le *Mercure*, bien avant l'édition de Latouche, en 1819.

Vigny précède donc les Romantiques, mais, au

début surtout, subit lui aussi, l'influence de Byron et de Chateaubriand : *Moïse*, *Eloa*, *Dolorida*. Il ne laisse pas toutefois d'être choqué de ce qu'il y a d'intime, d'indiscret dans leurs œuvres ; aussi leur reproche-t-il d'avoir mis trop souvent le public dans la confidence de leur vie privée.

L'impersonnalité ! c'est déjà l'idée de Flaubert et de Leconte de Lisle ; idée que l'école des Impassibles devait emprunter au seul poète du temps qui ne fût d'aucune école.

Le poème de *Moïse* personnifie la sombre mélancolie et la solitude de l'âme dans le génie :

J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire.

Eloa, la sœur des anges, plus particulièrement inspirée de Milton et de Chateaubriand montre la Pudeur vaincue par la Pitié. Théophile Gautier citait ce poème comme « le plus parfait de notre littérature ».

Dolorida, elle, est plutôt teintée de Byron et même de Parny :

Dolorida n'a plus que ce voile incertain,
Le premier que revêt le pudique matin,
Et le dernier rempart que, dans sa nuit folâtre,
L'amour ose enlever d'une main idolâtre.

L'auteur de *Moïse* n'est pas seulement un poète, il est aussi un historien, mais un historien qui doit à Walter Scott l'art et les procédés du roman historique. *Cinq-Mars*, œuvre savante et pénible, parut en 1826 avec un succès d'autant plus vif, que romanciers et auteurs dramatiques n'avaient alors qu'un

médiocre souci de la vérité historique dans le récit des événements et dans la peinture des caractères. C'est ainsi que le portrait de Richelieu, très travaillé, très fouillé, nous paraît aujourd'hui sévère jusqu'à l'injustice. C'était toutefois l'état d'esprit de l'époque : voir Marion Delorme. Le romancier devait donc être naturellement amené à prendre parti pour *Cinq-Mars*, si peu intéressant que fût le personnage. Augustin Thierry n'avait pas encore retourné l'opinion, Michelet était dans les limbes, et l'ombre voilait encore en partie la grande figure du grand Cardinal.

C'est la tristesse et l'isolement de Moïse qui reparaissent dans la désespérance des trois héros de *Stello*, sorte de trilogie historique sur *Chatterton*, Gilbert et André Chénier, trois poètes victimes de la société. Toujours l'antagonisme de l'action et de la pensée. L'auteur distingue entre les hommes : d'une part, les nobles songeurs, créateurs de pensées, artistes et poètes ; de l'autre, les hommes d'action, qu'il appelle des *improvisateurs*. Or, les penseurs sont fatalement destinés à être opprimés :

Car le malheur, c'est la pensée ;

il demande donc que l'État leur assure au moins « une mansarde et du pain. »

L'idée ne lui vient pas que ces jeunes désespérés pourraient travailler au besoin d'un métier manuel, comme le grand Spinoza qui, pour gagner sa vie, polissait des verres de lunettes.

Enfin, voici une œuvre d'une portée plus haute, d'un

art plus achevé : *Servitude et grandeur militaires*, fruit d'une longue incubation. Officier pendant treize ans, Alfred de Vigny avait acquis une connaissance approfondie des mœurs de la vie militaire, et du caractère des armées.

La forme est toujours celle du roman historique, mais cette fois avec la passion contenue et l'observation d'un Balzac grave. Dans les trois récits qui composent l'ouvrage, l'auteur magnifie le sentiment de l'*abnégation*, la religion, le culte de l'*honneur* ; de l'honneur, qui est pour lui « la pudeur virile », et dont il donna plus tard cette définition lapidaire : « l'honneur, c'est la poésie du devoir. »

Vers 1822, le jeune officier-poète s'était lié d'assez grande affection avec Victor Hugo, qui l'avait choisi comme témoin à son mariage. Quelques années après, en 1828, une intimité plus étroite encore le rapprochait de Sainte-Beuve, au lendemain de l'apparition du « Tableau de la poésie française au XVIe siècle. » Ce fut le temps des compliments, des grâces échangées, où Joseph Delorme appelait l'auteur d'*Eloa* :

Chantre des saints amours, divin et chaste cygne,

où l'on se jurait une impérissable amitié. Et de fait, cette amitié dura environ six ou sept ans jusqu'au triomphe de *Chatterton* au Théâtre Français (1835) qui brouilla Vigny avec Victor Hugo et Sainte-Beuve, déjà brouillés entre eux.

La dislocation du fameux cénacle fut achevée par le théâtre. Là encore, Vigny avait été en quelque

sorte un précurseur. Dès 1829, il avait donné sur la scène française *Le More de Venise*, « composition » d'après Shakespeare, où pour la première fois l'œuvre du grand tragique n'était pas défigurée. Mais ce n'était ni une traduction, ni une adaptation, et l'auteur expliqua ainsi cette tentative littéraire qui ne réussit qu'à demi : « Pour les uns, ceux qui ignorent l'anglais, j'ai été trop littéral ; pour les autres, ceux qui le savent, je ne l'ai pas été assez. »

C'est de cette époque que date sa liaison avec Marie Dorval, dont on le voit épris déjà dans la dédicace que portait l'exemplaire adressé à l'artiste :

Quel fut jadis Shakespeare ? — On ne répondra pas.
Ce livre est à mes yeux l'ombre d'un de ses pas,
Rien de plus. — Je le fis en cherchant sur sa trace
Quel fantôme il suivit de ceux que l'homme embrasse :
Gloire, fortune, amour, pouvoir ou volupté.
Rien ne trahit son cœur, hormis une beauté
Qui toujours passe en pleurs, parmi d'autres figures,
Comme un pâle rayon dans les forêts obscures,
Triste, simple et terrible, ainsi que vous passez,
Le dédain sur la bouche, et vos grands yeux baissés.

En 1833, un charmant lever de rideau, *Quitte pour la peur*, ouvrait la voie aux marivaudages élégants dans le ton du XVIIIe siècle, et aux « Comédies et Proverbes » dont le succès a de beaucoup dépassé la valeur. L'année suivante, il faisait représenter un drame historique, *La Maréchale d'Ancre*. Enfin, le 12 février 1835, sonnait pour lui l'heure de la célébrité ; à la première représentation de *Chatterton*, où l'auteur et Marie Dorval, son incomparable interprète, furent acclamés par un public enthousiaste.

C'était la gloire. Mais c'était en même temps la

perte de chères amitiés, qu'allait suivre bientôt la trahison de l'amour [1].

A ce moment, la douleur fut aiguë, et la crise violente. Il crut « sentir la terre lui manquer sous les pieds ». Mais, à ce rude choc, de son âme frémissante jaillit une des plus belles inspirations de la poésie moderne. *La Colère de Samson* en effet est animée d'un souffle aussi puissant que le *Lac*, ou la *Tristesse d'Olympio* elle-même.

Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu.
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme ;
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

D'avoir traversé la passion et ses orages, le cœur du poète garda une indélébile amertume, tandis qu'une évolution profonde s'accomplissait dans son esprit. Réfugié dans les « saintes solitudes », il y compose ces admirables poèmes philosophiques, réunis et publiés sous le titre : *Les Destinées*.

Jamais sa poésie ne fut plus grande, sa philosophie plus haute. Il n'a pas les révoltes, les blasphèmes de

1. Nous n'avons pas insisté sur les relations de Vigny et de madame Dorval. Comme anecdotes, elles n'intéressent que les amateurs de curiosités littéraires. Il y aurait pourtant à dire que cette communication brusque et rapide avec le théâtre, avec ce monde si nouveau pour le lyrique isolé qu'il était, put le détacher de certaines habitudes d'esprit, ces prolongements du passé, auxquels tiennent peut-être une grande part de nos croyances.

On sait, pour rappeler l'épisode le plus grossier, que, dans une querelle, Marie Dorval lui jeta à la tête un châssis de coulisse. Évidemment, alors, put lui apparaître l'animal tel qu'il est dans sa libre violence. Devant les brutalités de la vie, ce qu'il y avait de mystique en lui s'atténuait, s'effaçait.

Byron, de Léopardi, « le sombre amant de la mort ». Ici, nul cabotinage, rien pour la galerie ; point de désespérance ironique comme Shopenhauer, ni de *Fleur de désenchantement* à la Sainte-Beuve ; mais la résignation avec noblesse, le stoïcisme avec simplicité.

Ce qui l'a conduit au pessimisme, c'est « *l'enthousiasme de la pitié* ; la *passion de la bonté*. »

« Je sens sur ma tête, écrit-il dans son *Journal*, le « poids d'une « condamnation que je subis toujours, « ô Seigneur ! mais ignorant la faute et le procès, « je subis ma prison... j'y tresse de la paille... »

Devant la misérable condition humaine, il ne peut retenir un cri de colère contre l'auteur de tant de maux : « La terre est révoltée des injustices de la « création, elle s'indigne en secret contre le Dieu qui « a créé le mal et la mort. Quand un contempteur « des dieux paraît, comme Ajax fils d'Oïlée, le monde « l'adopte et l'aime ; tel est Satan, tels sont Oreste « et Don Juan. »

Il remarque que les dogmes chrétiens eux-mêmes engendrent le pessimisme, que la religion du Christ est une religion de désespoir, puisqu'il désespère de la vie, et n'espère qu'en l'éternité.

Dans la *Maison du berger*, le poète interroge la Nature, et la Nature lui répond :

.... Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs :
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris, ni vos soupirs, à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

Et plus loin :

On me dit une mère et je suis une tombe.

Brunetière a dit que cela ne suffisait pas pour balancer Hugo qui a tous les tons, et l'ampleur et la fécondité. Pour la forme et l'image, Vigny est certainement inférieur, mais non pour la vigueur et l'étendue de la pensée.

Dans la poésie philosophique, il est sans rival parmi ses contemporains. Il se rapproche de Lucrèce dont il a le désespoir et la sérénité.

L'athéisme d'André Chénier ne lui suffit pas. Son antithéisme va plus loin. De même Proudhon dira : « Je dépasse Feuerback. Il prétend que Dieu n'existe « pas, je dis, moi : Dieu c'est le mal. »

Il a parfois des traits à la Homais : « Si tel mal-« heur auquel je pense m'arrivait, j'irais mettre le « feu à une église. »

Il nie le bonheur, rejette toute espérance.

« L'espérance est la plus grande de nos folies, et « la source de toutes nos lâchetés... Puisque, ici-bas, « tout est mystère, hormis notre souffrance... « Puisque, à l'appel de Jésus même, Dieu est resté « sourd, cessons de l'interroger,

Et ne répondons plus que par un froid silence
Au silence éternel de la divinité.

« Et quand notre dernière heure arrivera, que « notre agonie aussi soit impassible, muette et sans « faiblesse, comme celle du fauve qui meurt sans « jeter un cri. »

Gémir, pleurer, prier, est également lâche.

Les pessimistes sont près de la vérité, mais loin du succès.

Les hommes n'aiment pas la vérité, et n'ont surtout pas le courage d'en proclamer la laideur.

Vigny s'était vainement présenté plusieurs fois à l'Académie, lorsqu'il y fut élu, en 1845. L'histoire de son élection est célèbre. Il a raconté dans le *Journal d'un Poète* quelques-unes de ses tribulations lors de ses visites, et notamment le dialogue comique entre Royer-Collard et lui, dont voici le début :

« *Royer-Collard.* — Monsieur, si c'est seulement
« la visite obligée, je la tiens comme faite. »

« *Vigny.* — Et moi, monsieur, comme reçue, si
« vous voulez ; mais j'aurais été bien aise de savoir
« votre opinion sur ma candidature. »

« *Royer-Collard.* — Mon opinion est que vous
« n'avez pas de chances, (*avec un certain air ironique*
« *et insolent*) chances ! n'est-ce pas ainsi qu'on parle
« à présent ? »

Et le dialogue se poursuit semé de quelques aménités du même genre. »

C'est seulement le 29 janvier de l'année suivante que Vigny fut reçu en séance publique par le comte Molé.

On a beaucoup écrit sur cette séance historique. Quelques-uns ont prétendu que le nouvel académicien vint en costume, mais ayant la cravate noire, par un reste d'habitude militaire.

Ce fantôme nommé la gloire,
Ayant sa trompette en sa main,
Portant au col cravate noire.

VOLTAIRE — *Au camp de Philisbourg.*

D'autres affirment, au contraire, qu'il avait une cravate blanche. Quoi qu'il en soit, cette réception marque une date. Le poète avait à faire l'éloge de son prédécesseur Etienne, auteur et librettiste sans grand éclat. Sainte-Beuve rendant compte de la cérémonie ne manqua point de signaler le contraste :

« On a dit de Montesquieu qu'on s'apercevait bien « que l'aigle était mal à l'aise dans les bosquets de « Cnide ; me sera-t-il permis de dire que l'auteur « d'*Eloa* a souvent dû être fort empêché en voulant « déployer ses ailes de cygne dans la biographie de « l'auteur de *Joconde* et *des Deux gendres* ? »

Le discours de Vigny, élégant, mais débité d'une voix lente, parut à l'auditoire un peu déçu, d'une longueur démesurée. Et comme, à la sortie, on lui en faisait la remarque : « Je vous assure, répondit-il, que je ne me sens nullement fatigué. » En rentrant à la bibliothèque, il dit à Spontini le mot si souvent cité : « Caro amico, l'uniforme est dans la nature. » Que signifie ce mot profond et vague ? A rapprocher peut-être de celui de Cosme de Médicis : « Avec deux aunes de drap noir je fais un honnête homme. »

Le succès de la séance fut pour le comte Molé, dont la réponse émaillée d'ironies et de fines allusions soulignées au passage, fut saluée d'unanimes applaudissements.

C'est la première fois peut-être qu'on vit à l'Académie le *récipient* railler le *récipiendaire*. Vigny ne s'aperçut qu'après coup de cet accueil qu'il qualifia plus tard « *d'acerbe et de scandaleux* ». De là sa

haine pour M. Molé, et le mot célèbre : « Vigny ne déteste que deux êtres, Dieu et M. Molé. »

Qu'était-ce donc que M. Molé ?

Pour les Français de 1846, qui avaient lu Voltaire et Saint-Simon, il était la suite d'une lignée romaine qui venait des temps de la Ligue. On en voit la trace dans les *Châtiments* :

... Et dont Mathieu Molé chez les morts qui s'indignent
Parle à Boissy-d'Anglas.

M. Molé, très jeune, avait reçu la confidence du « Génie du christianisme » (1801), et avait fait des remarques devant lesquelles on s'inclinait. M. Molé, d'âge mûr, était, sous Louis-Philippe, le chef du parti monarchique-démocratique contre M. Guizot, chef du parti parlementaire.

Guizot à la tribune : « *Omnia serviliter pro dominatione.* »

Réponse de M. Molé : « M. Guizot se trompe. « Tacite ne parlait pas des *courtisans* ; il parlait des *ambitieux*. »

Molé était donc à cette époque un personnage d'une autre envergure que Vigny. Les rôles sont intervertis aujourd'hui.

M. Paléologue, le dernier et le plus documenté des biographes du poète, remarque que son discours de réception fut, pour ainsi dire, le dernier acte public de sa vie littéraire :

« A l'heure la plus brillante de sa carrière, au len-
« demain même du triomphe de Chatterton, sa pro-
« duction avait subi un brusque arrêt; et, à part les

« trois récits de *Servitude et Grandeur militaires*,
« qui demeureront avec les *Nouvelles*, de Mérimée,
« pour témoigner du degré de perfection, où fut
« porté dans ce siècle l'art des *Novellieri* français ; à
« part le *Mont des Oliviers* et la *Maison du Berger*,
« insérés dans la *Revue des Deux-Mondes*, il ne
« publia plus rien pendant les vingt-huit années qui
« lui restaient à vivre ; comme si la source de ses
« idées se fût tarie tout à coup. »

Alfred de Vigny avait failli épouser, vers 1823, Delphine Gay, depuis madame de Girardin. Il se maria quelque temps après avec une Anglaise, miss Lydia Bunbury, qu'il avait connue, en 1824, à Pau, où il était en garnison. Il ne fut pas heureux. Sa femme était grossière et rude ; elle lui faisait en public des affronts qu'il supportait avec une douceur d'archange. Elle fut longtemps malade et il la soigna avec le plus grand dévouement.

Dans son *Journal* et dans sa *Correspondance*, on voit la tenue de l'homme du Nord, froid, haut et distant, d'une parfaite courtoisie.

« Personne, a dit Sandeau, n'a vécu dans sa fami-
« liarité, pas même lui. »

Il se plaignait parfois, peut-être injustement, de la médiocrité de sa fortune. Son train de maison était fort honorable, sa vie pleine de dignité.

En politique, après avoir été légitimiste autant par tradition de famille que par influence de milieu, il était parvenu assez tôt à une sorte de neutralité :
« On ne doit aux hommes qui exercent le pouvoir
« que les sentiments qu'on a pour son cocher. »

Il se présenta pourtant dans son pays aux élections de 1848, avec une profession de foi modérée. Il eut un nombre de voix ridicule. Il ne devait jamais être populaire, ayant horreur de la société telle que l'ont faite les traditionnels, et la terreur de la société telle que la font les révolutionnaires. Au demeurant, ni ambitieux, ni intrigant.

A la mort de Talleyrand, il écrivait dans son journal :

« Il a une immense flétrissure sur son nom, c'est « d'être devenu le type du parjure élégant et récom- « pensé. »

En dehors de Victor Hugo et de Sainte-Beuve, il conserva l'amitié de tous ses compagnons du jeune âge. Barbier, Brizeux, Emile et Antony Deschamps, etc., lui restèrent fidèlement attachés.

Baudelaire qui avait, à propos des *Fleurs du mal*, reçu les éloges du poète déjà malade, lui indiquait, dans ses lettres, des remèdes bizarres, en signe de gratitude et de respect.

Quand parurent les *Destinées*, Barbey d'Aurevilly lui donna le surnom de la « Pensée ».

Enfin Anatole France a consacré à la vie et l'œuvre « si pures » du poète pessimiste une étude empreinte d'une pieuse admiration.

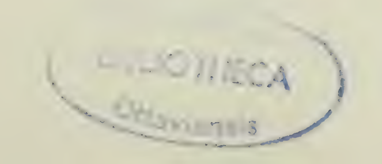
Par contre, Sainte-Beuve, qui l'avait tant flagorné dans sa jeunesse, lui voua, à travers un ton toujours cérémonieux, une rancune sourde que la mort même n'arrêta pas. Dès 1845, lors de sa candidature à l'Académie, le « chaste cygne d'antan » n'était plus qu'un « bel ange qui a bu du vinaigre », et le cri-

tique terminait ainsi la partie élogieuse du portrait du nouvel académicien :

« Il était rempli de l'idée trop fixe du désaccord « entre l'artiste et la société. Ce sentiment délicat et « amer, rendu avec une subtilité vive et multiplié dans « des tableaux attachants, lui a valu des admirateurs « très empressés, très sincères, parmi cette foule de « jeunes talents dont il épousait la cause et dont il « caressait la souffrance. Il a excité des transports, « il a eu de la gloire, bien que cette gloire elle-même « ait gardé du mystère. »

Le poète-philosophe vivait retiré le plus souvent au fond de la Charente, à sa terre de Maine-Giraud, réduit à la société silencieuse de sa femme malade. C'est là que lui-même ressentit les premières atteintes d'un mal incurable : le cancer de l'estomac. Il supporta les atroces souffrances physiques avec le même stoïcisme qu'il avait montré à l'égard des tourments du cœur et de la pensée ; et, après une lente agonie, le 17 septembre 1863, il s'endormit pour l'éternité, si, comme il le pensait, « la vie n'est qu'un accident « sombre entre deux sommeils infinis ».

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

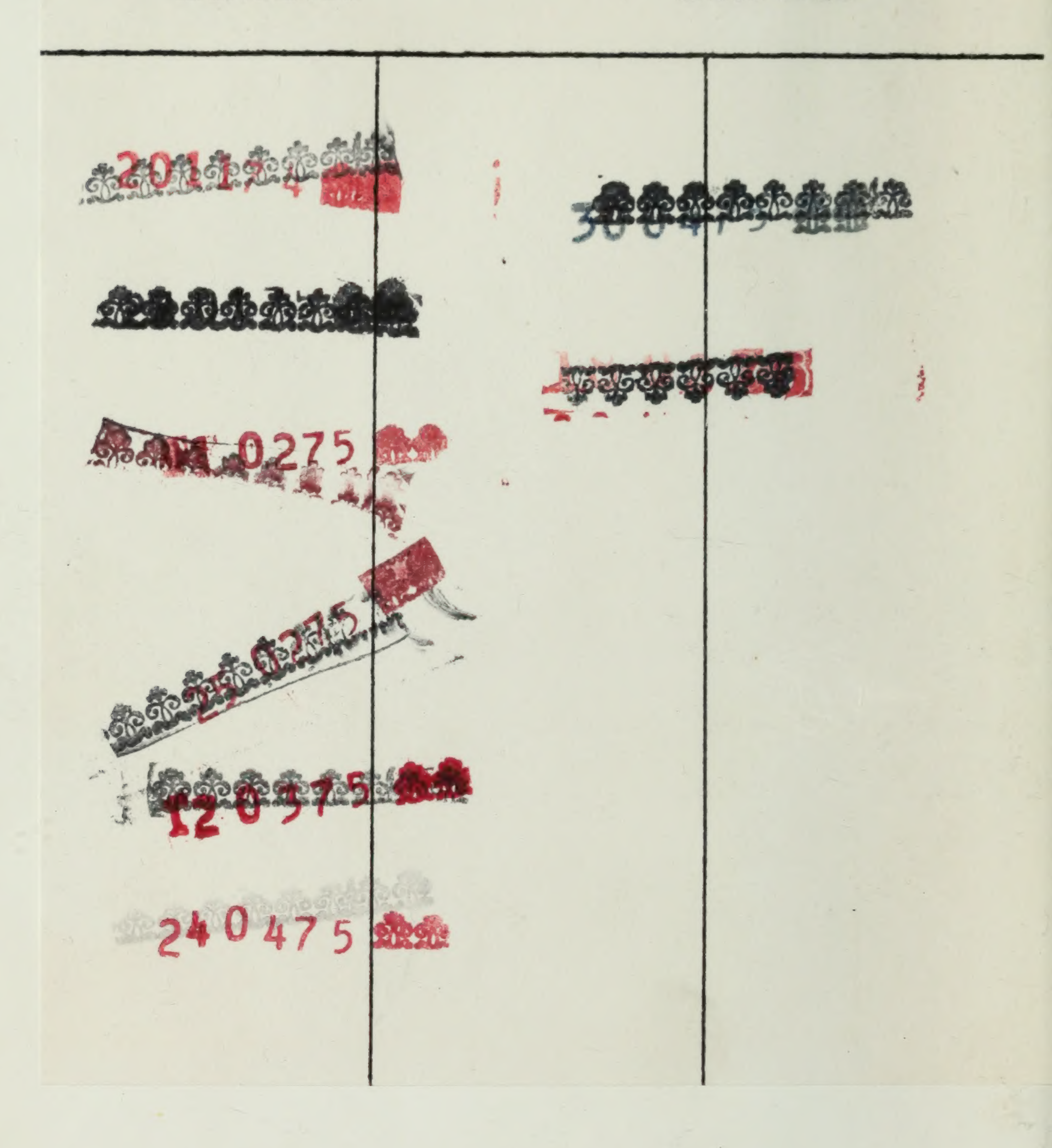


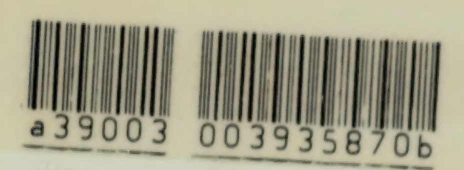
Learning theory & Acquisition of Values.

Ψ^al Review vol 67, 1960
pp. 317-351

Ch 12 & 13-

- March 6th test


0275
12 0 3 7 5
24 0 4 7 5


a39003 003935870b

